

EXTRAIT DU CARNET DE GUERRE

D'UN POILU de PARGNY sous MUREAU

du

160^{ème} REGIMENT D'INFANTERIE

4^{ème} COMPAGNIE

TOUL dépôt de Neufchâteau

Pour faire parvenir à

mon épouse

à

PARGNY sous MUREAU (Vosges)

Campagne 1914

1^{er} août :

- Départ pour Toul, mobilisation générale à midi

2 août :

- On touche les vivres de réserves.
- Départ pour Nancy à 9 heures du soir.
- Arrivée à Laxou à 3 heures du matin, nous étions mouillés comme des soupes, on se couche dans le foin.

3 août :

- Départ pour Bosserville à 9 heures du matin
- Arrivée à 11 heures, nous rejoignons l'active, nous restons 4 jours au couvent des Chartreux.

7 août :

- Départ pour Lenoncourt, nous y restons 2 jours.

9 août :

- Départ pour Seichamps, nous y restons 2 jours.

10 août :

- Cantonné à la ferme du Tremblois, nous couchons aux avant-postes, sous des abris, il ne faisait pas froid.

13 août :

- Départ pour Erbéviller, nous y restons 2 jours. Le maire était un espion, on le fusille le lendemain ainsi que l'institutrice.

14 août :

- Départ pour Arracourt, nous avons le baptême du feu, à 8 heures du matin, les prussiens reculent.
- Nous couchons sous des gerbes de blé, on n'a pas eu chaud.

15 et 16 août :

- Etant de réserve, un obus vient éclater à 20 mètres de nous, juste à la place où nous étions placés 2 minutes avant.
- A midi, nous voyons passer les blessés du 26 et 39. Le canon fait toujours rage des deux côtés, mais les Boches reculent, pas un seul coup de fusil n'a pas encore été tiré. A l'heure où je termine, un orage comme je n'en ai pas encore vu nous lave pendant 2 heures. J'avais eu la précaution de mettre une veste et je n'ai pas été mouillé.
- Nous cantonnons à Juvrecourt, où l'on fusille deux femmes et un gamin de 15 ans, qui avait fait des signaux pour perdre 2 régiments.

17 août :

- Départ pour Vic, Lorraine annexée. Nous franchissons la frontière, tout le monde était empli d'une grande émotion que l'on ne peut décrire.
- Nous avons présenté les armes à la patrie de Jeanne d'Arc. Le drapeau est entré musique en tête et a été présenté à côté de la statue de Jeanne d'Arc. Ce n'était qu'un cri de vive l'armée vive l'armée.

18 août :

- Repos
- On nettoie les armes, chaussures et effets.

19 août :

- Nous quittons Vic pour Morhange.
- On fait une marche forcée à travers les champs labourés et les blés, les avoines non fauchées, les betteraves, les féveroles. On monte, on descend, mais aujourd'hui ce n'est pas pour rire. Les obus pleuvent drus autour de nous. Notre capitaine est blessé au bras et à la main.
- Nous continuons à avancer. Au sortir d'un pays, un paysan brise le vélo du cycliste et crie. Un caporal se retourne, leur envoie une balle entre les deux épaules et l'étend raide sur la route. On continue à marcher, déployés en tirailleurs, car les balles sifflent, on n'y fait pas attention. Le caporal Chaudron tombe blessé d'une balle à la cuisse, un autre à ses côtés en reçoit 3.
- Le soir, nous rampons dans les avoines pour échapper aux prussiennes, qui tombent comme la grêle, sans blesser personne. Une section est un peu éprouvée par l'artillerie, qui fait neuf blessés et un mort. Nous couchons dans un champ de trèfles et il ne fait pas chaud. Voilà déjà 36 heures que l'on a mangé ! Les prussiens ont tiré toute la nuit sans nous occasionner aucune perte.

Le matin, les canons commencent à faire du bruit, mais les fantassins ennemis ont avancé et quand on nous donne l'ordre de nous replier, ils étaient à peu près à 8 mètres de nous. Nous continuons à battre en retraite, car nous sommes un contre dix au moins. Nous gagnons la plaine. Les obus éclatent autour de nous et les balles sifflent, mais cette fois beaucoup de blessés et de morts. On marche toujours, on ne craint rien. On pense à ceux que l'on a laissé au pays, c'est cela qui nous soutient.

Enfin, nous sommes hors de portée et l'on se repose un peu. Puis, l'on gagne un village où l'on se rassemble un peu, car il y en a dans tous les coins.

Nous arrivons à Château-Salins, où on se repose un peu, puis, on repart sur une direction inconnue. A la nuit tombante, on retourne sur nos pas. Nous traversons Vic à minuit, 1 heure de halte et l'on repart pour l'inconnu. Nous arrivons dans un bois où l'on se couche sans manger, cela fait plus de 48 heures et plus de pain.

Le matin, on se lève mais personne n'a eu froid. On part un kilomètre et l'on retourne pour occuper des tranchées que les prussiens avaient faites. Nous occupons un bois et à midi on touche les vivres car on en a besoin. Le soir, départ pour un cantonnement non connu, nous devons cantonner à Bezange-la-Grande. Mais là, les Boches nous suivent, on va plus loin. Nous passons à Réméréville, Buissoncourt ; pas de place. On va à Lenoncourt, pas de place. On cantonne sur la route, il ne fait pas chaud.

Le matin, à 4 heures, on part pour Bosserville. De là, nous marchons toujours et nous allons cantonner à Ville en Vermois, où on est un peu mouillé. Je couche sur un tas d'ételles pas doux.

Le lendemain matin, on change de maison. Je tombe chez l'ancien fermier du Vanriot qui reste ici. Ils me font manger chez eux, mais ils ne peuvent avoir de vin. Il me demande des nouvelles du pays. Je couche dans un lit. Ces braves gens se fendent en quatre pour nous, car c'est pénible de voir ces gens voir chasser devant eux leur bétail et emporter de quoi se vêtir.

Le lendemain matin, nous partons à un kilomètre de là en reculant, là on fait le café et je vois Puzenot et Gunin.

A 8 heures, départ pour aller soulager le 29^{eme} de réserve, qui vient de battre les Bavarois. Nous faisons 9 kilomètres dans les avoines et nous arrêtons pour coucher quand vient l'ordre de cantonner à Haraucourt à minuit. On touche le pain et le tabac. Il est 2 heures du matin quand on se couche. On couche dans une écurie, il ne fait pas froid.

Debout à 3h30, on part sans jus pour reprendre les positions de la veille. Nous avançons toujours mais le soir ça pète de tout côté. Le soir, tout tombe sur nous, mitrailleuses et obus, c'est encore plus cruel qu'à Morhange. Nous avons beaucoup de morts, mais aussi beaucoup de blessés. Notre colonel est frappé à mort, plusieurs de chez nous sont morts aussi. Moi, je suis sain et sauf pour le moment. Nous avons battu en retraite sur Saint-Nicolas, on arrive à 9 heures du soir. On fait le café sur le canal, puis on doit partir pour Ville en Vermois. Le commandant va voir plus de place, on rentre à minuit ½.

De là, nous cantonnons au pays dans un couvent, mais avant de dormir, il faut toucher les vivres et les distribuer. Nous sommes que 40 échappés, mais il y en a ailleurs. Nous nous couchons à 2 heures du matin et debout à 4 heures.

Nous repartons pour Haraucourt où l'on fait la paye, puis nous partons pour les tranchées abandonnées par les prussiens. On y trouve les blessés allemands, que l'on fait transporter à l'ambulance. Quand tout à coup, voilà les obus Boches, qui rappellent sur nous, mais bien en avant de nous. Cela dure environ 2 heures mais ne nous blesse personne du tout. Nous quittons nos tranchées à 9 heures du soir pour Sommerviller où nous arrivons à 2 heures du matin et nous repartons pour Crévic à 4h 30, mais avant on a fait le café.

C'est une désolation que de voir ce pays-là, les prussiens sont sans pitié. Là, ils ont saccagé toutes les caves, puis ont brûlé cents maisons complètement. Les maisons, qui ne voulaient pas leur ouvrir la porte. Ils les ont enfoncés et ont saccagé tout. Dans la maison, c'est un bien triste passage. Là, on reçoit un contrordre, c'est de retourner au cantonnement où nous arrivons pour la nuit. On fait la soupe et on se couche.

Le soir, on repart pour un autre pays, puis l'on revient pour cantonner quand à 11 heures : alerte. Le soir, je m'avais fait porter malade pour le mal de pied. J'étais évacué sur l'hôpital avec plusieurs camarades quand on a eu alerte. J'ai sauté sur un camion du 160, qui se sauvait. J'ai arrêté à Ville-en-Vermois, où je me suis couché sur un tas de foin, où j'ai dormi comme un loir jusqu'à 6 heures. Puis, je me suis levé et j'ai pris un café et je suis reparti seul pour regagner Saint-Nicolas. Quand à la sortie du pays, j'ai rencontré un capitaine et un major d'artillerie, qui me demande où je vais. Je leur explique ma situation, alors ils me disent de monter dans un camion, ce que je fais aussitôt et en route malgré les ressorts qui ne sont pas doux.

En arrivant, je vois mes camarades qui arrivent. Je descends et l'on va se rendre à l'hôpital. Là, on se débarbouille et on prend un bain de pied, cela nous fait du bien. Puis, on mange une tasse de bon bouillon et on se couche dans de beaux draps blancs. Voilà longtemps que cela ne nous était pas arrivé. On est soigné par des bonnes sœurs qui sont très gentilles. Je ne sais pas quand nous repartirons.

Voilà déjà un mois que nous sommes là. Il y a déjà beaucoup de blessés et de morts, mais pas si nombreux de notre côté que du côté ennemi. Car aujourd'hui, je viens de lire le journal, on compte à peu près 7 milles morts de leur côté. Tandis que chez nous, je ne sais pas combien, car ils ne le disent pas, mais je crois de source certaine que nous n'en n'avons pas moitié, car chez eux, ils ne pouvaient plus tomber. Ils restaient morts debout. On ne leur en fait pas encore assez, car ils sont féroces jusqu'au-delà de l'imagination. Le canon gronde toujours, mais au loin.

Je suis entré à l'hôpital le 28 et en suis sorti le 30 après avoir assisté à la messe. Nous avons été touchés nos armes à la mairie puis nous sommes montés en auto pour Crévic. De là, nous retournons à Sommerviller pour cantonner.

Mon mal de pied est passé après plusieurs frictions de formol cela fait sécher les plaies au plus vite.

Le 31, nous partons pour Crévic, puis de là Mezkte que nous repassons pour aller occuper des tranchées et pour remplacer le 193, qui vient d'y coucher. J'y ai rencontré Emile Gondel, c'est lui qui m'a reconnu, car je ne savais pas qu'il était là. La fusillade et le canon grondent au loin de toute part.

Sur notre passage, nous rencontrons des sacs et des fusils prussiens abandonnés, des chevaux tués, mais les morts sont enterrés par les soins des soldats et des civils, qui ne sont pas convoqués.

Hier, j'ai appris que Auguste Morel était blessé. Je ne sais pas si c'est vrai. Quant au Louis Diné, voilà un moment que je ne l'ai pas vu.

Le 28 j'ai vu Léon Bertin il n'avait encore point de mal.

Nous avons reçu 900 réservistes de Neufchâteau pour renforcer le régiment.

Le 30, nous allons prendre position dans les bois aux avant-postes. Nous sommes à peu près à 300 mètres des lignes ennemies, mais ils ne sont pas à craindre. Mais les obus nous tombent dessus mais sans dégâts. Le soir, on couche dans les bois. On n'a pas froid, mais on n'a pas dormi, car le canon a causé toute la nuit.

Le matin, les obus nous écrasent et toute la journée aussi. Nous sommes obligés de quitter les positions plusieurs fois. Le soir, nous sommes partagés en trois pour former un petit poste. Je suis chef d'un. Aussitôt équipé, voilà une rafale d'obus qui tombe dessus. Nous avons reçu de la terre sur les sacs, mais pas de blessés. La nuit se passe assez tranquille, plusieurs patrouilles à arrêter, voilà tout.

Le matin, les obus nous tombent dessus mais pas de mal. Les prussiens reculent mais pas vite. Nous sommes ravitaillés très bien, mais on ne peut pas faire de jus à cause des feux, qui se voient de très loin la nuit, mais cela ne fait rien. Le soir nous avons ordre de nous rendre à Maixe à 10 heures du soir. Nous marchons à travers bois. Il ne fait pas bon.

Nous arrivons dans un pays bombardé il y a environ 2 heures. Plus personne ou très peu au pays. Nous mangeons la soupe, car les cuisiniers étaient partis devant nous. On se couche quand à 2 heures du matin : alerte. Nous décampons pour une autre grange, où nous restons jusqu'à 2 heures du soir tranquille. Quand, alerte 2 fois ! C'est des patrouilles qui se rencontrent. Enfin, nous occupons un mur qui nous protège en arrêtant les prussiens. Nos canons ont bombardé les bois. Ils n'osent pas sortir, car ils prendraient quelque chose pour leur « mot illisible ».

Exempt de marche aujourd'hui pour mal de genoux.

Le soir, nous sommes toujours au pays, les obus tombent toujours, il y en a un qui traverse la maison où on fait la soupe et éclate à 2 mètres en blessant légèrement un homme. Vers la nuit, nous sommes attaqués. Cela dure toute la nuit et le matin on est obligé de reculer jusqu'à Crévic. Les balles sifflaient de toute part, je ne sais pas comment peut-on faire pour passer à travers tout cela.

Aujourd'hui, je suis de petit poste en plein soleil, il fait une chaleur de chien. Quand à midi, les obus nous tombent dessus, nous nous replions en nous cachant et en faisant un grand crochet. Nous arrivons au pays où nous nous cachons dans un lavoir pendant 2 heures, puis on va reprendre ses positions jusqu'à la nuit. On est relevé. Nous couchons derrière des abris de bois fait avant le jour.

A 10 heures : alerte ! Ces prussiens tirent sur les brancardiers qui ramassent les blessés. Cela ne dure pas longtemps, car les mitrailleuses se font sauter dans leurs rangs et on se rendort tant bien que mal.

Le matin rafale d'obus, pas de blessés. Le soir, c'est une véritable avalanche. Elles éclatent de tout côté même qu'il y en a une qui tombe en pleine route et qui nous arrose de pierres et de terre sans nous blesser. Le soir, on est assez tranquille jusqu'à 10 heures, puis voilà les canons qui causent de tous les côtés pendant une heure. Nos grosses pièces de 120 sont arrivées pendant la nuit, puis tout se tait.

Le matin, des tirs recommencent mais pas si cruel que hier soir et toute la matinée la même chose.

Quand j'écris ces lignes, nous sommes brûlés par le soleil qui nous écrasent et les obus aussi. Voilà 4 jours que j'ai des lettres écrites dans ma poche et pas moyen de les envoyer, c'est malheureux.

Il est tombé un peu d'eau cette nuit, mais presque rien. Nous avons passé la nuit au même emplacement. Mais la nuit nous avons eu un orage, qui a duré près de 2 heures. Nous avons abrité avec des portes pour ne pas être mouillé, puis des gerbes de blé pour nous coucher. Il pleut toute la journée et le canon tonne toujours de tout côté et il n'est pas nuit. Le soir, on est assez tranquille, mais la nuit, il ne pleut pas, mais le matin il fait frais. Mais on touche à peu près pour 2 sous de goutte à 4 heures du matin puis le jus.

Après, on part pour attaquer le cote 314, mais contre-ordre, on reste la journée dans un ravin. Quant à 9 heures, par une pluie fine, nous allons aller attaquer, mais la pluie continue plus fort. Nous marchons environ un kilomètre dans les terres labourées, puis ne voyant rien et la position très pénible à enlever.

La veille de la nuit, on nous fait faire demi-tour et on rentre dans ses anciens emplacements. Moi je change de poste. Je garde, avec 10 hommes, un pont sur le canal. Je me couche sous un abri, mais la nuit vers 10 heures, voilà la pluie qui tombe à torrent, mais comme j'avais une toile cirée, je ne mouille pas.

Le matin, il pleut. Nous avons repos, car on vient d'avoir des nouvelles que les prussiens reculent et qu'ils meurent de faim. On va un peu se retaper et se débarbouiller. Le soir, nous partons occuper la position quittée hier matin. Nous allons de l'avant. Là, nous arrivons à la cote 314 sans tirer un coup de fusil. Tout le long de notre route, nous trouvons des cadavres prussiens en décomposition, cela ne sent pas la rose, et déjà beaucoup d'enterrer.

Le soir, nous campons sur la route par une pluie continuelle et par un froid. Je ne sais pas comment on n'est pas malade, mais personne n'y est pas.

Quand vient le jour, nous reculons derrière une haie pour nous cacher, mais les prussiens ne viennent pas, car ils reculent de toute part. Nous faisons le tour du champ de bataille. On ramasse des casques, des bérets, mais cela est beau. Mais ce qu'il y a de plus triste, c'est de voir les morts, tout en décomposition, sans sépulture ; et il y en a au moins 200 prussiens et environ 80 français presque tous du 196. Puis, on est revenu à Crévic. On se décrotte un peu, puis on repart pour prendre soi-disant un train à Jarville ou Varangéville, mais contre-ordre. On couche à Dombasle et le matin on part pour Champigneulle, nous logerons dans une ferme un peu à l'écart de la ville où on se repose. J'ai acheté une demi-livre de chocolat en passant à Saint-Max mais ce n'est pas fameux.

Nous cantonnons à Champigneulle. Puis le lendemain, nous partons pour Jaillon, auprès de Toul, nous y restons 3 jours. C'est un pays où il n'y a absolument rien. Nous y restons encore un jour.

Puis le lendemain, nous partons pour Mont-le-Vignoble. Là, nous sommes bien reçus, mais pas de vin, car il y a passé des troupes avant nous. Mais Rose Adam en a encore et ce n'est pas en payant que nous l'avons eu, car je suis reçu à bras ouvert chez elle. Son mari étant parti à Toul, dans un fort, j'y ai déjeuné le dimanche 21 avec son cousin de Prez, le fils de l'Onésime de Villouxel.

Le dimanche soir, nous partons pour Barisey-la-Côte, où on embarque à 11 heures 15 du soir pour une distance très longue, mais on ne nous dit pas où nous allons.

Nous passons à Neufchâteau vers 1 heure sans arrêt, puis on prend la ligne de Chaumont.

Nous y passons avant le jour, Troyes en Champagne, Rémilly, nous allons jusqu'à 5 ou 6 kilomètres de Paris. Là c'est un riche pays pour les maraîchers et les marchands de fruits. Il y a des jours de framboises et des hectares de haricots. C'est une beauté de voir cela si on n'avait pas de pensées si tristes sur le cœur De là nous prenons la cantine.

Nous allons sur Versailles, où nous arrivons à la tombée de la nuit. Nous sommes applaudis tout au long du parcours. La nuit, on se case comme on peut car nous sommes 40 ; sacs équipements, fusils, tous entassés dans un wagon à bestiaux. On est serrés comme des harengs, on n'est pas dans le cas de dormir.

Le matin, vers 5 heures, nous arrêtons pour débarquer, car on ne peut aller plus loin. Un viaduc que l'on a fait sauter nous empêche d'aller plus loin. Cela fait 32 heures de train, on est tous courbaturés.

Nous sommes à Poix, département de la Somme. Cela est à peu près à 400 kilomètres de chez nous.

De là, nous allons cantonner à Conty, qui se trouve à 16 kilomètres de Poix, pour nous diriger sur Amiens, et plus loin ce doit être le dernier choc à donner.

Ils sont sans pitié. Ils ont bombardé à la cathédrale de Reims, elle est complètement détruite.

Nous avons passé à Rouen, mais la nuit.

Le lendemain, nous allons cantonner à Boves à 28 kilomètres de Conty.

Aujourd'hui, 24 septembre, nous faisons 3 kilomètres et demi sans sacs, car on les avait chargés sur des voitures de réquisition. Travaux de propreté, repos. Le soir, nous partons pour aller cantonner comme toujours on ne sait pas.

A 8 heures, départ mais pas plus tôt sorti, on nous fait rentrer dans les granges jusqu'à 11 heures. Puis, on part à 3 kilomètres, on arrête pendant 4 heures. Puis, nous montons dans des camions autos, qui nous conduisent sur la ligne de feu.

On arrive à 6 heures du matin. On fait le café et on part par échelon pour attaquer le pays voisin. En arrivant, le pays est occupé par le 9ème Cuirassier, qui a déjà 1 tué et 3 blessés.

Nous franchissons le pays et nous allons nous camper auprès d'une petite chapelle, mais il n'y a pas assez de places pour tout le monde. On fait un bond de 30 mètres, on se couche en tirailleurs à deux pas. Pas plutôt couché. Voilà un coup de canon, qui nous frise sans blesser personne. Mais le deuxième, mieux dirigé, nous tombe en plein dessus, je suis légèrement touché au sommet du front par un shrapnel. Mais je ne croyais pas être touché, car cela ne me faisait pas trop mal. Je me retourne et je vois un de mes camarades, qui se sauve la figure en sang. Moi, je passe la main à la place où j'étais touché et je la retire pleine de sang. J'arrête encore un peu en attendant que les obus se passent un peu mais cela continue toujours. Alors, je prends mes jambes sur mon cou et je regagne le pays en rasant les murs. Je rencontre les cuirassiers, qui me montent dans leur ambulance où je suis pansé par un major du 140^{ème}. Je ne souffre pas trop, mais j'ai la tête un peu raide.

On mange pas de la journée, juste un quart de bouillon et on se couche.

Le lendemain, on fait l'appel de ceux qui peuvent marcher. C'est moi qui suis le chef du détachement. On part, sans café, pour Montdidier, à 14 kilomètres du Quesnoy, mais on ne marche pas vite. Nous faisons 6 kilomètres en 2 heures et on arrive à Berquigny, où je fais faire la pose pour acheter du pain mais il n'y en a plus. Le curé se trouvant là va chercher sa boule et nous la distribue puis va chercher la charité dans les maisons voisines pour nous. Les artilleurs nous donnent du pain et du singe. Les bonnes femmes nous donnent du chocolat et des poires, d'autres nous font du café. Un détachement d'artilleurs partant sur Montdidier en emmène la moitié.

Le maire me fait faire un bon de réquisition pour une voiture et nous partons. Nous sommes bien secoués dans ce grand camion à 2 roues. Enfin nous arrivons. Je me renseigne et je fais diriger le convoi sur la gare. Là, nous avons un pénible spectacle. Il y a là plusieurs centaines de blessés sur le quai et dans les gares. Les plus blessés sont couchés sur des brancards et les autres sont assis sur les quais. Je remets mon billet au major de service qui prend mon nom, puis je rassemble les blessés que j'ai emmené et l'on passe par ordre pour être évacués par train.

Nous embarquons à 4 heures, ceux qui sont sur des brancards sont placés dans des wagons à bestiaux, les autres en deuxième et en première. Moi je suis en deuxième, on est très bien. Là, on a un peu à manger. Puis, on part pour Le Bourget, près de Paris, où l'on passe la nuit sans rien voir. Là pas de place, on nous dirige alors sur Rouen. C'est encore comme au Bourget, pas de place, on nous dirige vers Le Havre en déchargeant des blessés en cours de route. Nous arrivons au Havre à 9 heures, où nous sommes débarqués par voiture jusqu'au tramway, qui nous conduisent au fort de Tourneville, hôpital temporaire 39. Là, on est pansé par les dames de la Croix Rouge et des majors civils, qui sont très doux. Puis, on va se coucher dans un lit, ce qui ne nous a pas arrivé depuis longtemps. Mais c'est des lits militaires, ce n'est pas très doux mais confortables.

Tout le long de la route, nous sommes nourris par les dames de la Croix Rouge et l'administration. On a du chocolat, bouillon, café, lait, tartine de beurre, œufs, pain, fromage, cigares et cigarettes, poires et pommes. Le train était signalé sur son parcours. La ligne du Havre a dû coûter de la monnaie, car il y a des tunnels l'un sur l'autre sur un grand parcours.

C'est des pays à pommes, je n'en ai jamais tant vu de ma vie. C'est une beauté de voir ces pommiers pliés jusqu'à terre, mais c'est des pommes à cidre en partie et les poires aussi. Le pays est à plat. On y cultive la betterave à sucre, l'orge, le blé, l'avoine et le sarrasin. Personne ne rentre de gerbes dans ces pays ci. C'est tout en meules très bien faite et couvertes en chaume. Il y a encore des maisons couvertes en chaume et cela durer encore longtemps, car il y en a qui ont l'air bien vieilles. Ils ont une drôle de mode de mener le bétail au champ. Les vaches sont attachées une à une par une chaîne, qui est tenue par un piquet, qui est enfoncé dans terre. Les vaches sont liées par la patte ou la tête et elles sont alignées et ont chacune leur parcours. Elles ne peuvent pas se gourmander.

Ici, pas de prés, c'est des luzernes, trèfles, sainfoin, vesces et colza. Tout cela est pâturé. Pour la deuxième coupe, ils battent tout à la grande machine, puis remettent la paille en meule sur place.

Il y a des pays qui labourent avec un cheval. Ici, ils labourent avec deux chevaux, avec un brabant. Ils font une belle culture tout du même côté et sans raie dans le milieu. Cela fait des champs pour les machines, car ici c'est toutes des lieuses et des canadiens d'un autre système de chez nous.

Hier je n'ai pas été bandé, mais le froid m'a fait souffrir et le lendemain, j'ai demandé à être bandé et je suis bien mieux. Je ne m'étais pas senti touché derrière l'épaule droite, mais hier cela me cuisait et j'ai demandé à un camarade ce que j'avais là. Il me dit que j'étais touché mais légèrement. Le matin, j'ai montré cela au major, qui m'a dit que ce n'était rien. Il m'a mis de la teinture d'iode dessus sans bandage, car il me gênerait. Enfin, tout va bien et ne souffre pas trop.

Nous avons mal mangé à midi, nous avons eu une mauvaise soupe et des pommes de terre à l'eau. Seulement, il y en a qui ont réclamé, et vers 3 heures, nous avons eu une portion de jambon et du chocolat, offert par les dames de la Croix Rouge. Le soir, c'est mieux nous avons des lentilles et une bonne portion de viande et de la soupe.

Le lendemain, la même chose.

Nous venons d'avoir la visite de Monsieur l'aumônier, qui nous a donné un ninas et une boîte de papier à lettres pour la chambre. Il y en a 29, et pour le moment, nous sommes 20 dans la chambre.

Hier, nous avons changé de chambre pour aller 3 chambres plus loin, pour faire de la place, car nous attendons des nouveaux blessés ces jours-ci. Il y en a arrivé 190 cette nuit, mais ils sont restés au Havre même. Mais aujourd'hui, on amène des lits et des couvertures pour les arrivants. Il y en a qui descendent tous les jours à l'hôpital pour passer aux rayons X pour voir si ils n'ont pas des balles ou shrapnel de restés dans le corps. Ensuite, on leur extrait ce qui ne les amusent guère. Car hier on en a retiré une a un dragon que son camarade avait blessé par maladresse, cela lui a fait drôle.

Aujourd'hui, c'est au tour d'un du 193 de Barisey-la-côte, qui a un shrapnel dans le dos. Il ne s'en réjouit pas du tout, puis un qui a une balle dans l'épaule.

Ici, c'est une vie de paresseux pour celui qui ne souffre pas beaucoup, les jours se suivent sans changement.

Aujourd'hui, le 6 octobre rien de nouveau

Le 7 et 8 octobre, rien à dire. Je prends purgation 2 fois de suite et des lavements. C'est seulement là que je vais à la selle. Cela fait 14 jours sans y avoir été. Nous sommes mal nourris, toujours la même chose, soupe bœuf et pomme de terre.

Maintenant, j'ai pu changer de régime, je suis au lait, aux œufs, enfin le petit régime qui est un peu meilleur que l'autre. Les premiers jours que l'on était ici, on avait de la visite et des friandises que les visiteurs nous apportaient, mais maintenant, c'est défendu. Cela fait qu'on ne voit plus personne et que nous n'avons plus rien. Car hier des dames sont venues avec des poires et du chocolat, elles n'ont pas eu le droit de les distribuer. Elles ont remporté le tout. J'assure qu'elles n'étaient pas contentes.

Nous sommes comme dans une prison. Il y en a que leurs femmes et leurs parents venaient voir. Ils avaient la permission de sortir en ville. Maintenant ce n'est plus possible. A peine si leurs parents ont le droit d'entrer les voir et leur porter à manger. C'est pénible à voir, après toutes les souffrances que nous avons endurées et surtout les privations que l'on a supportées. Ceux qui font cela ne savent pas ce que c'est que d'avoir passé à travers les balles et les obus, sans cela, ils seraient un peu plus charitables pour les pauvres blessés qui se sont dévoués pour eux.

C'est la consigne, il n'y a rien à y faire. Il fait tout de même meilleur coucher dans un lit que dans les tranchées ou en plein air par la pluie et le froid.

Cela ne va pas vite, espérons que le bout viendra et que la France en sortira victorieuse, mais bien dégarnie de braves pères de famille qui sont morts au champ d'honneur.

Ici, la vie continue sans changement seul que nous sommes 9 évacués sur le départ et l'on part le 13 à 8 heures du matin.

Jeudi dernier, on nous a donné concert à 8 heures du soir, cela était amusant. Il y avait 5 ou 6 acteurs et le premier rôle était tenu par un abbé qui sait bien mener cela, puis une demoiselle et un infirmier qui jouaient du violon.

Le brave curé Lelont a commencé l'ouverture par nous dire que ce concert était donné pour nous blessés et malades et pour nous distraire, mais seulement que nous avons des frères d'armes tombés au champ d'honneur et que bien des veuves et d'orphelins enduraient bien des souffrances sans rien dire et que tous dans leurs prières sentaient la France victorieuse.

Cette soirée s'est terminée par le chant de la Marseillaise, que tout le monde chantait au refrain même les curés, les officiers et les dames de la Croix Rouge, qui sont restées là il y en a même une qui a chanté deux fois.

C'est toujours la vie de caserne, ici si ce n'est que l'on ne fait pas l'exercice, mais autrement c'est la même chose et la nourriture ne vaut pas. On lit, on fume, on joue aux cartes, aux dominos et lotos pour passer des grandes journées comme celles-ci.

Enfin, le jour du départ est arrivé, nous quittons le fort de Tourneville à 8 heures du matin par une grande pluie, on prend le train pour un sous qui nous mène jusqu'à la place Gambetta. Là, on descend et on prend la rue de Paris qui nous conduit au port. Là, se trouve seulement un grand paquebot suisse. C'est un grand bâtiment pour le transport des voyageurs. Je t'assure, énorme à côté des petits voiliers de pêche et commerce qui sont là, puis l'on part pour la gare.

Avant de monter dans le train, j'achète du pain et du pâté de foie et un litre pour 2, car le vin est cher. Ici nous l'avons payé 20 sous. C'est un train omnibus, qui arrête à chaque gare et l'on ne va pas vite. Nous avons mis 12 heures pour faire 200 kilomètres en 3^{ème} classe. Nous descendons à la gare Saint Lazare et nous sommes dirigés dans une chambre où un maréchal des logis chef prend nos noms et le nom du dépôt puis nous sortons de la gare pour aller à la gare de Lyon, mais on nous dit qu'il n'y a plus de train.

Alors on décide de passer la nuit en marchant, c'est ce que nous faisons. On visite Paris, mais on n'entre pas, car à Paris tout est fermé à 8 heures.